Le temps de l'innocence

Isaac Kyungu Banza Lesa

Le temps de l'innocence

Ne grandis pas…

roman

LES EDITIONS HEPTADE

Du même auteur

La cigale qui chante, autoédition, 2019
Rose et Spleen, Les Editions Heptade, 2021
Philosophie en question : Discours argumentatif sur la philosophie, Les Éditions Heptade, 2023
Philosophie en question : Discours argumentatif sur la philosophie, LEN, 2023
Espoir de nos aurores : Lettre à une femme, Les Editions du Net, 2023,
Lobiko, chant pour mon pays : cri d'un peuple qu'on bâillonne, Les Editions du Net, 2023
Anthologie de biographies et œuvres des philosophes : Manuel à l'usage des chercheurs en philosophie, Les Editions du Net, 2024
Six mois peut-être : Anne, Les Editions Heptade, 2024
De la brièveté de la vie : Ce que Sénèque aurait pu écrire au 21ème siècle, Les Editions Heptade, 2024
Essence des idées : Une anthologie commentée, Les Editions Heptade, 2024
Une vie ne suffit pas : plaidoyer pour ceux qui aiment la vie, Les Editions Heptade, 2024
Comme font les oies, Les Editions Heptade, A paraître

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'éditeur, de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

©2025, Les Editions Heptade
editionsheptade@gmail.com
ISBN : 978-2-765-48530-8
Couv. : Isaac KYUNGU BANZA LESA

A William KYUNGU BANZA LESA et Whitney SAPALO ELOMBO BANZA LESA, n'oubliez pas de rester enfants…

A KAMUS, pour avoir été là et m'avoir inspiré ce titre, ne grandis pas.

Te souviens-tu de la pluie ? Ce temps où, innocent, tu jouais sans penser à demain ? Te souviens-tu des années que tu as vraiment perdues mais que tu récupérais par ton innocence ? Ces années que tu perds aujourd'hui car tu veux à tout prix vivre, tu veux à tout prix vivre que tu passes à côté de la vie ? Pourquoi tu ne parviens plus à jouer comme avant, à vivre le moment présent et jouir de l'innocence ? Mais non, tu as grandi, tu veux dire ?! N'est-ce pas, jeune, tu détestais ce que les grandes personnes faisaient ? N'est-ce pas tu leur reprochais de tout, qu'ils ne comprenaient rien aux problèmes d'enfants ? Maintenant toi, tu agis aussi aujourd'hui comme eux ? Ne grandis pas Isaac. Ne grandis pas, si c'est pour perdre un peu de ton âme. Ne grandis pas car grandir c'est perdre tout de son passé, perdre son âme d'enfant. Ton âme d'enfant ! Voilà ce qui te rendait innocent. Elle te faisait faire des bêtises et te faire naviguer dans les dédales du destin sans que tu ne t'en soucies. Redeviens

enfant, Isaac. Je te vois avec ton sourire moqueur, que tu exprimes toujours quand tu es en colère, te demander mais comment on peut redevenir enfant. Mais bien sûr, laisse-moi t'apprendre. Mais avant, je voudrais d'abord te raconter le temps de l'innocence. Le temps où tu exprimais la vie en l'humectant sur les autres. Car tes espoirs, tes espérances et ta foi étaient encore à la cime de ta raison.

A une époque, la renommée de ton père venait d'atteindre son pic. Les langues malsaines et pleines de commérages prétendaient qu'il venait de vendre son âme au Diable, pour pouvoir gagner à la fois autant de succès et autant d'argent. Il avait réussi à remettre sur les rails une grande entreprise et les autres qualifiaient déjà cette solution, et toutes les autres qui s'en suivront, de miraculeuses, était-il un thaumaturge ton père ? Soit ! Mais du moins, comme tout adulte, il était devenu de plus en plus absent car il avait quitté la vie et devrait désormais courir derrière l'argent.

Voici venir un après-midi qui avait tout d'ordinaire. En cette journée qui touchait à sa fin, tu venais de conclure tes habitudes de jeune garçon plein de vie et sans aucun labeur. Ta tête n'était pas bondée comme aujourd'hui, toujours munie d'une longue liste de choses à effectuer, de

rendez-vous à respecter. Tu grimpas alors sur une colline. Tu vis une jeune fille, presque de ton âge, jouer dans la ferme voisine. Elle te remarqua et te fit signe de la main.

« Qui est-elle ? Tu te demandas. Une inconnue? »

— Non, te répondis-je.

—Et alors ? Pourquoi je ne la connais pas ?

Tu n'avais même pas remarqué qu'elle n'avait pas ta couleur de peau, qu'elle était d'un autre sexe, je m'attendais plutôt à ça, mais non tu étais plus humain.

— Elle ne veut pas s'en aller ? Tu me demandas.

— Elle ne veut pas s'en aller, je te répondis.

C'était une sorte d'inédit chez toi, et il y avait dans le regard de la jeune fille une sorte d'insistance, de déjà-vu mais de bizarre qui avait réussi à te captiver.

— A-t-elle au moins un nom ?

— Non, je ne sais pas. Je ne connais pas son nom. On peut l'appeler fille, femme. Elle a refusé, elle dit que depuis toujours les humains lui

donnent des noms différents, et qu'il t'importait à toi de lui en donner un.

Tu réfléchis un instant. Tu n'avais jamais appris à connaître les femmes, ni ne les avais toutes étudiées. Tu n'avais jamais vu pareille beauté et tu ne comprenais pas pourquoi ton père s'acharnait tant à ce que tu ne t'approches d'elle. Tu te décidas donc à descendre de la colline pour ne pas la voir. Tu avais donc choisi le parti le plus sage : fuir. Mais ce que tu ignorais, c'était que tu ne pouvais plus la fuir.

— Je te supplie, Isaac, de ne pas t'en aller sans m'écouter un instant.

Tu te demandas comment elle avait su ton nom. Elle prononça ces paroles à voix basse, et cependant d'un ton plein de fermeté. Elle avait un accent étranger. Ses yeux fixaient doucement, mais aussi résolument, ton visage. Son geste et ses paroles n'eurent aucun effet sur toi, mais à la vue de la figure de celle qui te regardait, tu t'arrêtas net. Le contraste frappant qui existait entre la jeunesse sur le visage, les grands yeux marron pleins de vie, brillant d'un reflet de fer et la voix de femme, femme âgée, le tout fixé sur toi, te cloua. Ses vêtements étaient de couleur rouge vermeil et d'un goût parfait, elle semblait avoir sept ans. Ses traits : le nez, la bouche et le

menton étaient d'une délicatesse de forme qu'on ne rencontre jamais dans ton pays. C'était, sans contredit, une belle personne, mais tu ne t'en rendis pas compte malgré la couleur apparente de sa peau, le défaut moins apparent d'un manque absolu de douceur dans les gestes mais ses yeux faisaient refroidir, ils étaient d'une douceur d'un mort. Le premier moment de surprise passé, tu te demandas si tu n'avais pas devant toi une jeune fille étrange, ce qui éveilla vite ta curiosité. Cela valait alors la peine de t'approcher d'elle. Elle se trouva étrange, elle eut une violente impression et laissa tomber son regard.

— J'ai bien vu les gens être malheureux, tu sembles seul, on peut être amis ?

Sans attendre de réponse, elle te demanda de la rejoindre dans la ferme en traversant la rivière et la vallée. Tu la suivis dans la prairie, tu la suivis sans regarder derrière. Elle te fit t'asseoir au milieu des vaches, en face de la ferme de ton père. Le soleil, comme il est toujours le cas le soir, était doux cet après-midi-là. Il se couchait déjà. Pour la première fois de ta vie, tu sentis ton cœur battre plus fort en présence de quelqu'un, tu ne comprenais pas ces papillons dans ton ventre. Ils étaient là depuis quand et pourquoi ? Alors que tu te posais toutes ces questions dans ton for intérieur, la fille avait demandé que tu

l'écoutasses. Tu t'étais vite tu. Maintenant elle semblait n'avoir plus rien à dire, elle disait avec les mots du silence et tu ne comprenais pas. Une tristesse étrange s'était emparée de cette fille.

— J'ai une question un peu insensée selon toi à te faire.

— Qu'est-ce donc ?

Son regard allait doucement de la vache la plus proche, en passant par la rivière jusqu'à toi. Sans la moindre trace d'agitation, elle posa ainsi sa pénible question :

— Aimes-tu la vie ? Je veux dire pourquoi tu ne vis pas ? Te crois-tu en danger de mourir ?

À cette demande, les uns auraient traité cette femme de stupide, d'autres se seraient alarmés. Mais, toi, tu n'éprouvas que du désappointement. Était-ce donc là le cas extraordinaire que tu avais espéré en te fiant légèrement aux apparences ? Cette fille n'était-elle qu'une fille hypocondriaque d'un Grec qui discriminait ton père ?

— Pourquoi tu le demandes à moi ? Je veux dire, n'y a-t-il pas chez toi des gens avec qui avoir ce genre de conversation ? Tu lui demandas.

— Mon père, comme le tien, m'a déjà quittée, il est trop absent. Les autres, c'est justement parce que je vis avec eux que je ne peux pas leur poser cette question, ils sont trop habitués à moi qu'ils me trouvent presque inutile. Ils ont tous la funeste habitude de juger et de donner des réponses insensées à tout, d'après les préceptes de la société. Je viens chez toi car tu es une âme innocente. Parce que ton cas est encore en dehors de toutes les lois de la nature, parce que tu ne dois encore aucune excuse à ton âme contrairement à tous mes proches. Est-ce une réponse satisfaisante, Isaac ?

Tu fus plus que satisfait. Tu ne t'étais donc pas trompé. Cette fille était différente, étrange, rare.

— Je suis tout ouïe, que veux-tu de moi ?

Vous aviez vite discuté superficiellement. Mais ta confusion c'était que cette jeune fille étrange était, au moral, plus âgée et au physique, toute jeune. Mais tu ne dis rien, car la sagesse humaine apprend beaucoup quand elle apprend à se taire. C'était là, après toutes les autres, une autre raison pour laquelle cette fille t'aimait beaucoup. Après un long échange silencieux, elle releva la tête. Ses yeux étincelaient.

— Dis-moi un peu, Isaac, veux-tu vivre avec moi ?

— Avoue, chère fille, que tu viens chez moi comme un ouragan, même si on me dit qu'il ne va rien me faire, je vais un peu fuir, et revenir après avec tout mon courage. Tu veux que je découvre l'énigme avec le seul secours de mon intuition. L'intuition peut faire beaucoup, mais non pas tout.

— C'est vrai ce que tu dis. Tu ignores la force de l'intuition. Elle appelle même les choses à nous, dit-elle vivement.

— Ah bon ! Je l'ignorais, dis-tu, je commence à avoir confiance en toi.

—Très bien. Je savais que l'on pouvait se faire confiance. En tout cas moi je t'aime. J'aimerais que l'on commence à se rencontrer chaque fois ici. J'aurais plein de choses à te raconter, t'avait-elle dit.

Elle se leva, fit le tour d'une vache, puis t'invita à la rejoindre.

— Mon père m'a toujours dit qu'elles étaient parfois dangereuses, lui dis-tu.

— Tu fais toujours ce que ton père te dit, Isaac ?

— Non. Pourquoi tu cites mon nom tout le temps alors que je ne connais même pas le tien ?

— Tu le connais, tu fais juste semblant. Ça t'a bien paru évident, tu refuses juste de l'admettre. Supposons que je te dise tout, que va-t-il se passer ? Un pas à la fois. La patience, n'est-ce pas la meilleure de toutes les vertus ?

— Si tu ne peux pas me donner ton nom, donne-moi alors les faits.

— Ils sont de peu d'importance, reprit-elle, je n'ai que des sensations et des aventures à te faire vivre, à te révéler, et tu me prends probablement pour une folle imaginaire, une étrange, je te parle d'aventures à mon âge. Qu'importe ! Je vais faire mon possible pour te tenir un langage à ton âge. Commençons par les aventures, retrouvons-nous demain, tels des amants, et je te montrerai. Ton père devrait déjà être rentré.

Elle s'approcha, te fit une bise sur la joue et sourit toute amusée. En s'éloignant, elle s'arrêta et sourit à quelque pensée qui lui traversa l'esprit. Ce sourire fit mauvaise impression sur toi. Il y avait quelque chose de triste et de cruel à la fois, il se dessina lentement sur ses lèvres et disparut soudain.

— Tu as raison, mon père serait déjà rentré, et je ne veux pas d'ennuis. Je pense qu’il vaut mieux que je m’en aille.

— Pardonne-moi, Isaac, dit-elle, d'être si rapide envers toi, c'est brûlant de te rencontrer.

— C'est comme je venais de vous le dire, il vaut mieux que je m'en aille.

Et tu te relevas, mais tu venais de réaliser que l'énigme venait enfin de se confirmer. Qui était-elle vraiment ? Pourquoi l'aimais-tu déjà tant ? Voici une bien étrange affaire.

Isaac, tu étais ce voyageur que le train venait de laisser parmi nous. Tu gravissais à pied la côte du sommet de nos vies. Tu n'avais pas cet âge qui te rend aujourd'hui arrogant à la vie, tu n'avais pas ce visage crispé, démangé par les jours, car les jours, tu les détestes. Tu n'étais pas grand, ni petit, et il t'importait peu de savoir si tu étais beau ou laid, car tu vivais vraiment la vie, tu ne la subissais pas comme aujourd'hui. Ta physionomie plaisait car elle était droite, franche, de bonne humeur et de vraie jeunesse. Sur ton front, on devinait l'intelligence ; dans tes yeux vifs et doux, la tendresse et la volonté de répondre présent à la vie, oui tu n'hésitais pas. Tu étais le héros des romans que tu prenais plaisir à lire, tu étais le souffle de l'innocence, il allait et venait dans tes veines, il te transportait des rêves en rêves.

Bien que tu fusses venu au milieu de nous de manière la plus modeste, tu étais heureux de

petites choses, car tu te contentais de très peu avant que ton arrogance de vivre ne transforme ce mystère presque rare de se contenter de très peu en une soif insatiable. N'est-ce pas là tout ce que tu détestais chez les adultes ? Absents parce qu'ils devaient toujours courir tout le temps derrière l'argent, anxieux quand les chiffres n'étaient pas très bons ? Mais on ne les voyait jamais préoccupés du fait qu'ils passaient à côté de la vie, ils se préoccupaient au contraire à faire de leur mieux pour passer à côté de la vie. Pourquoi naît-on nus, t'es-tu déjà demandé ? C'est une de plus belles philosophies de la naissance. Cette philosophie nous apprend que la vie n'est pas liée aux matériels, que nous venons avec rien à ses pieds et elle nous dépouillera de tout avant de la quitter. Toi, tu avais déjà compris qu'il fallait vivre au lieu d'exister, ainsi tu étais heureux de vivre et de cheminer ainsi, d'un pas leste et fier, au-devant de l'autel de la vie. Le grand air qui fouettait tes cheveux à la fois crépus et soyeux d'Africain. Ces moments, les parfums de la vie, de la campagne, l'aspect de la libre nature, tout enchantait, enivrait le Isaac que je connais, celui d'autrefois. Arrivé à maturité, le Isaac d'aujourd'hui a quitté la vie, la larguant sans réfléchir aux conséquences, il a fait halte et pris un autre chemin, celui qui se dirige vers la sortie de la vie. Sans contempler l'immense horizon de

bonheur et d'innocence qui se déroulait devant lui.

Jeune, ce qui t'importait le plus, contrairement aux grandes personnes, ce n'était pas tant de trouver mais de donner. Au-delà des matériels, ton innocence te permettait d'offrir ce que la vie donnait gratuitement aux âmes innocentes : la légèreté, la paix, l'amour, l'espoir, mais qu'as-tu donc fait de ces choses ? Toi qui ne connaissais pas la culpabilité, la tristesse suffisait à te faire revenir à la raison et tu t'excusais dès que c'était nécessaire. Mais aujourd'hui tu blesses qui tu veux et parfois sans même que tu ne t'en rendes compte. Je me demande si tu es encore humain.

Rappelle-toi, tu as grandi dans une ferme au fond de laquelle une vallée serpentait une large rivière. Des goyaviers, des pamplemoussiers, des caféiers et des manguiers s'alignaient, se groupaient harmonieusement comme un bataillon de soldats sur le garde-à-vous. Ton père t'interdisait avec la dernière énergie de te baigner dans la rivière, de traverser la limite pour entrer dans la ferme voisine. La ferme voisine était détenue par un Grec et les discriminations étaient fortes pour que ton père te permette que tu joues avec la fille de la ferme voisine. Mais jeune, plein d'innocence, ce qui te passionnait était toujours fort que les interdits, alors tu ne t'empêchais

jamais de lui désobéir et tu allais furtivement à la rencontre de la fille qui te passionnait. Tu bravais les interdits, narguais les lois, ton âme d'enfant ne connaissait pas les obstacles, et tu la rencontrais dans la prairie au milieu des vaches. Il n'était pas question de restaurant où aujourd'hui, au lieu de discuter, vous vous plongez dans vos smartphones. Vous discutiez d'oiseaux, de ces animaux qui vous entouraient, vous chantiez la vie avec complaisance sans vous soucier du lendemain, sans vous rendre compte du temps qui passait. Mais le temps, ce n'est pas là une loi naturelle? Il est fait pour passer non ? Alors pourquoi aujourd'hui tu cherches à faire l'impossible et essayer de le rattraper ? Depuis quand, toi, tu essaies de rattraper le temps ? Le temps, s'il a été bien utilisé, il revient toujours à nous sans qu'on aille le chercher. Mais s'il a été mal utilisé, il s'en va et essayer de le chercher, le rattraper, c'est l'éloigner encore davantage. Je disais vous vous disiez je t'aime avec des silences, avec des rires, avec des regards. Tous vos faits et gestes étaient « je t'aime » et vous croyiez, dur comme fer, que seul l'amour pouvait tout construire, qu'il suffisait que deux personnes s'aiment pour qu'elles vivent et meurent ensemble et vous n'aviez pas tort. Mais il n'avait pas duré longtemps pour que l'argent s'immisce entre vous et vous diviser. Vous diviser en vous donnant une